

invasion du pantalon large dans les bals : il fallait la révolution de 1830, pour qu'ils pénétrasent même à la cour.

Je me suis laissé dire qu'aux États-Unis d'Amérique les maçons arrivent à leur travail en frac noir, et portant sous le bras un paquet très-propre, contenant ce que nos pères malhonnêtes auraient nommé une souquenille. Au pied de l'échelle, le maçon américain dépouille son habit, le ploie avec soin, et le reprend ensuite quand sa besogne journalière est terminée. Toute la nation, depuis le président du congrès jusqu'au manoeuvre, est vêtue identiquement de la même manière : les *gentlemen* se comptent par millions. On conviendra que c'est une bizarre espèce de démocratie que celle qui tend à se niveler en remontant par en-bas. Je doute qu'il en soit jamais de même en France, pays bien plus essentiellement démocratique que ne l'est et ne sera jamais l'Amérique. Chez nous, personne ne rougit de son habit; l'ouvrier répugne à dépouiller les insignes de sa profession; si, à de certains jours, il affecte le costume des classes supérieures, c'est à titre de réjouissance, de fête, d'extraordinaire, mais nullement pour se faire croire autre qu'il n'est : ce genre de vanité, si commun hors de France, ne compte ici que dans les exceptions.

Je sais que l'effet de la révolution a été d'en augmenter le nombre; mais le peuple a plus gâté son langage que ses habits : la lecture des journaux a détruit toute l'originalité de sa vieille langue, sans lui faire abandonner, comme à l'Américain, la veste ronde et la casquette du compagnon. Les femmes se laissent plus volontiers aller à faire les comtesses; mais est-ce leur faute si leur grâce naturelle facilite les métamorphoses? Suivez, un jour de fête, une famille parisienne à la promenade; s'il vous prend fantaisie de deviner à quelle classe et même à quelle profession elle appartient, laissez là les jeunes filles : on pourrait parier qu'elles mettront vos observations en défaut : il y a des jours où la grisette de la capitale est aussi bien chaussée et porte un aussi joli chapeau que la dame la plus élégante; la mère vous servira mieux; au bout d'un petit nombre d'années de mariage, elle a renoncé à toute espèce de prétention, et déjà les habitudes du corps peuvent vous montrer si elle sort d'un comptoir, ou si ses mains sont occupées d'un travail assidu et pénible. Mais le père, sa démarche, ses mains, le mouvement de sa tête et de ses bras, la forme de ses habits, tout vous criera ce qu'il est, ce qu'il fait, et presque où il demeure. A quoi cela tient-il? A beaucoup de



causes, mais surtout à ce que le frac ou la redingote ne sont pas les vêtements définitifs de la démocratie.

Ici, nous devons remonter plus haut, pour nous faire entendre, non jusqu'au déluge, mais au moins jusqu'au temps où nos pères gaulois peuplaient l'immensité des forêts dont leur sol était couvert. Le vêtement des Gaulois, depuis Vercingetorix jusqu'aux regrattiers d'Uxellodunum ou d'Aleria, consistait en un large pantalon (*braccæ* ou braies), en une tunique à manches, ce que nous appellerions aujourd'hui une blouse, serrée autour des reins au moyen d'une ceinture, et un *sagum* ou *sayon*, quelquefois une cape à coqueluchon (*bardocucullus*), qui protégeait le dos et la tête contre les intempéries de l'air. Dans les vêtements de cérémonie, un manteau à franges remplaçait le *sagum*, mais on le posait perpendiculairement sur les épaules comme ce dernier vêtement ou comme la *limousine* des rouliers qui le remplace. La chaussure consistait en bottines ou caliges, qui montaient à moitié de la jambe, et couvraient le bas du pantalon. La coiffure, dans les saisons où la cape devenait inutile, n'était autre chose qu'un bonnet probablement en feutre ou en étoffe foulée, et dont la forme s'est reproduite plus tard dans les *mor-*

*tiers* des présidents au parlement. Que l'on compare maintenant à ce costume primitif et dicté par les lois de notre climat, le vêtement des Français au treizième siècle, c'est-à-dire au moment où le développement social était chez nous le plus dégagé d'influence étrangère : les chausses un peu plus serrées remplacent les *braccæ* gauloises ; la cotte ou pourpoint n'est qu'une tunique rarement boutonnée par devant ; la cape ou surcot rappelle d'une manière frappante le *bardocuculle* des Gaulois, si ce n'est que ce vêtement est aussi moins ample, caractère constant des costumes modernes comparés aux costumes anciens. Il n'existe absolument aucune différence entre les bonnets et les bottines de la Gaule et ceux du treizième siècle ; ce qu'on doit remarquer surtout, c'est qu'à cette époque le costume que nous venons de décrire était celui de la nation tout entière : les guerriers recouvraient de leur armure la cotte et les chausses ; les rois, les grands barons, les magistrats, allongeaient la tunique jusqu'aux pieds, mais le principe de l'habillement était le même ; la seule trace d'importation étrangère qu'on distingue provient de l'Orient. De légers turbans remplacent peu à peu les mortiers chez les jeunes élégants ou les personnes élevées en dignité. On donne aussi, d'après les



modèles levantins, plus d'ampleur aux manches, plus de plis à la tunique; on ouvre ce dernier vêtement; on recherche les couleurs les plus vives, mais le naturel du costume ne disparaît qu'à l'invasion des chaussures polonaises, des souliers à *la Poulaine*, comme on les appelait. C'est alors qu'une ligne de démarcation sépare les grands et le peuple; ceux-là enchérissant chaque jour sur le ridicule et la désharmonie de leur accoutrement; ceux-ci conservant le costume pauvre, mais naturel et protecteur de la vieille Gaule. Tout cela continue ainsi jusqu'à l'apparition des modes italiennes et espagnoles, sous la domination desquelles le vêtement national disparaît complètement.

C'était aux provinces les plus éloignées seulement qu'il appartenait de conserver le dépôt des traditions naturelles du costume. Quels que fussent les progrès de l'habit français même dans les campagnes, on retrouvait pourtant au centre et à l'est de la France, la *blaude* ou blouse des anciens Gaulois. Il serait important de déterminer à quelle époque la blouse, confinée dans les bois de l'Auvergne, commença de nouveau à se répandre dans les autres parties du territoire; mais rien ne m'empêche, je crois, de réunir le développement de ce fait à celui de la

révolution française; d'autant plus que la carmagnole n'était qu'une blouse mal taillée. Depuis cette époque, il ne s'est pas passé d'année que la blouse n'ait fait des progrès remarquables: elle est d'abord devenue le costume universel des conducteurs de charrois; des routes elle a passé à l'agriculture; des champs elle a fait invasion dans les villes, et déjà beaucoup de professions industrielles l'ont réadoptée sous nos yeux. Dans les provinces elle a conquis une partie notable des classes supérieures: c'est le vêtement obligé des chasseurs, dans tous les lieux où la chasse n'est pas, comme aux environs de la capitale, une niaise promenade. Les riches propriétaires la revêtent l'hiver à cheval ou en voiture, dans les mauvais chemins: vous voyez tout d'un coup une toilette *fashionable* sortir de dessous une blouse de roulier. Enfin la blouse est redevenue un vêtement militaire, et bien que ses progrès soient plus lents sous ce rapport, son invasion définitive n'en est pas moins certaine là comme dans le costume civil.

C'était pendant la mémorable campagne de 1814: au moment où les blouses de nos paysans champenois inspiraient aux étrangers tout autant de terreur que la crinière des dragons, on présenta à l'Empereur un modèle d'uniforme



pour les gardes nationales rurales, et la partie principale de cet uniforme était la blouse : « Ce « vêtement me plaît, » dit Napoléon, « il est militaire, il aide le soldat à lutter contre la mauvaise saison : j'aimerais une armée revêtue de « cet uniforme. » Napoléon a pronostiqué l'avenir de la blouse.

Maintenant retournons au frac, et étudions les modifications successives que ce vêtement a subies. Le principe de l'habit français consiste à diviser en deux parties l'ancien pourpoint boutonné : la *veste* continue de protéger la poitrine : l'habit superposé défend les bras et les épaules. Sous Louis XV, l'habit devient de jour en jour plus léger, la veste plus riche et plus découverte : à cette époque, une veste bien faite produisait l'effet d'une cotte ornée de lambrequins. Le frac a, au contraire, pour conséquence immédiate, de rendre la veste presque inutile : elle la réduit au rôle secondaire du gilet : le frac reproduit donc, quant à la partie supérieure, le pourpoint boutonné ; mais il est incomplet sur les hanches, et quelque ampleur qu'on donne aux basques, l'échancrure des côtés reste disgracieuse et incommode : c'est une concession à la prétendue élégance de l'habit français. On fut donc amené à introduire presque aussitôt, pour

le matin, l'exercice du cheval, les heures sans cérémonies, un vêtement plus naturel et plus complet : ce fut le *readingcote*, dont nous avons fait la redingote. Qu'on se rende compte maintenant des progrès de la redingote depuis trente ans : la chose en est au point que le frac n'est plus qu'un habit de cérémonie ; et les élégants ont décidé qu'un homme était perdu s'il se montrait, avant cinq heures, en habit. Laissez les choses suivre leur cours naturel, et dans vingt ans on se présentera au bal en redingote. Le goût du *débraillé* s'affaiblit aussi progressivement. Nos pères, qui ne laissaient pas que de se montrer étranges en ce genre, conservaient quelque convenance au moyen des cols ; mais ce rhabillage bâtard doit un jour disparaître : nous voyons d'année en année le gilet remonter sur la poitrine, et peu s'en faut qu'il n'ait repris sa forme naturelle : les progrès dans ce genre ont surtout été sensibles depuis la révolution de juillet. Ils nous frappent d'autant plus que les tentatives du ministère Polignac, ce ministère où l'on a rêvé les habits vert-pomme des fils de pairs, avaient remis quelque peu les *débraillés* à la mode.

Ainsi donc, tout concourt à rendre notre costume plus sérieux et plus naturel. Nos bottines sont presque les mêmes que les caliges gauloises :



peu s'en faut qu'elles n'aient obtenu un droit complet de bourgeoisie dans les salons : nos pantalons, retenus par en-bas, s'unissent convenablement aux mouvements du corps : on les perfectionnera en adoptant des étoffes plus souples, et en permettant aux bottines d'en recouvrir l'extrémité inférieure : les Hongrois ont conservé cet usage auquel nous ne pouvons manquer de revenir. Enfin, le dernier progrès consistera à substituer la blouse à la redingote, laquelle aura remplacé définitivement le frac. En même temps, le feutre espagnol, si grotesquement travesti par l'industrie de nos chapeliers, disparaîtra de nos têtes qu'il protège si mal. L'usage des capuchons recouvrant les oreilles, et encadrant le visage pendant l'hiver, ne peut manquer de se remonter chez nous : j'en ai la preuve dans l'emploi des larges cravates, dites *confortables*, importées depuis trois ans de l'Angleterre : j'ai même déjà vu, chez des bonnetiers, de véritables capuchons du treizième siècle, en étoffe tricotée, à l'usage des voyageurs : ce sont autant d'indices qui ne permettent pas à notre prophétie de s'égarer.

Mais la preuve la plus manifeste de ce que j'avance, celle qui me paraît absolument irréfragable, c'est le costume que portent actuelle-

ment les petits garçons. Ne sont-ce pas là, dites-moi, de bien plus sûrs précurseurs que les Saints-Simoniens; et qu'est-ce que les redingotes sans col à ceinture de cuir des Pères de Ménilmontant, au prix de ces tuniques gauloises que réinventa l'école d'enseignement mutuel? Remarquez le berceau du nouveau costume! Voyez-le gagner bientôt les écoles rétrogrades des frères, et des enfants du peuple monter aux enfants des classes élevées: c'est par là que notre œil s'habitue, que nos répugnances s'affaiblissent : aussi voyez quel est le sort du frac, auprès de cette marche constante et régulière! Que de fluctuations, d'incertitudes, de folies! Aujourd'hui, après nous être laissé faire si long-temps la loi par les tailleurs, qui improvisaient chaque année la forme diamétralement opposée à celle de l'année précédente, aujourd'hui nous avons introduit dans le costume un peu plus d'indépendance : les formes sont amples et commodes; et la tyrannie de tel ou tel détail, aux dépens de toutes les différences de taille, de corpulence ou de tournure, a presque disparu : mais le résultat de tout cela, c'est que nos habits ressemblent de plus en plus aux redingotes, et celles-ci se rapprochent à mesure des blouses : dans cinquante ans ce dernier costume sera celui de toute la nation française :



ceux d'entre nous que la nature aura gratifiés du triste privilège de prolonger l'existence au-delà des limites ordinaires, ceux-là seulement, indignés de l'indécence des modes nouvelles, persisteront à porter des fracs, des souliers et des chapeaux ronds, comme certains vieillards restent encore fidèles aux ailes de pigeon et à la poudre. Or, pour prédire cette révolution, je n'ai aucun besoin de recourir à des suppositions forcées dans les événements politiques, à retarder, ni à précipiter la marche de la société; je laisse la monarchie vivre ou mourir, les Saints-Simoniens mêmes prospérer ou disparaître, les machines à vapeur couvrir le monde ou sauter: je soutiens seulement que, s'il existe alors une cour, ce sera une cour si débonnaire, que le premier président de la cour de cassation n'hésitera pas à se présenter devant le roi en blouse bleue de drap de vigogne, bottines hongroises, et large bonnet comme celui des Basques. Reste à savoir comment la reine sera parée: mais ici les lunettes de l'astrologue s'embrouillent, et la prédiction s'arrête en beau chemin: voici pourtant les probabilités, à défaut de la certitude.

Ce qui caractérise la toilette des femmes depuis deux siècles, c'est la dépréciation progressive des étoffes qu'elles emploient à cet usage:

chez les hommes l'habit s'est montré tantôt riche, tantôt fort simple; chez les femmes, au contraire, depuis l'habit de noces qui, sous Louis XIV, reparaisait à toutes les grandes occasions de la vie, et se transmettait de génération en génération, habit riche, épais, métallique, et plus solide que les plus fortes tentures de notre époque; depuis cet habit, disons-nous, jusqu'à la légère cotonnade que ne dédaignent plus les femmes du rang le plus élevé, il s'est opéré dans l'industrie un genre de progrès fort singulier, et dont le résultat a été de réduire le prix des étoffes aux dépens de leur valeur intrinsèque et de leur durée. Si j'examinais cette question sous le rapport de l'art, je verrais probablement les choses sous un moins riant aspect. Mais à ne considérer que le bien-être des classes pauvres, on ne peut nier qu'actuellement les femmes ne puissent être mises avec élégance à bien meilleur marché qu'autrefois. Le besoin de renouveler souvent leur toilette est plus que compensé par le plaisir naturel qu'elles trouvent à changer; et quelque fréquent que soit ce renouvellement, il existe une si énorme disproportion entre le prix des étoffes anciennes, et celui auquel on les donne aujourd'hui, qu'on ne peut refuser tout l'avantage au temps présent. Cette révolution, qui n'en est pas



à son terme, en réduisant, pour ainsi dire, au même niveau les éléments de la toilette des femmes, a développé chez elles toutes les ressources de leur adresse et de leur goût, en sorte que le but de toute parure semble être maintenant de donner à l'échantillon d'une étoffe un avantage marqué sur les autres échantillons de la même pièce, par la manière dont il est disposé et porté. Je serais donc tenté de croire qu'à part certaines erreurs de goût qui sont radicales sous notre ciel, telles que la préférence pour les couleurs indécises, la prétention exagérée des tailles fines et serrées, etc., les femmes n'ont jamais été mises avec un art mieux entendu qu'elles ne le sont aujourd'hui. Il existe chez elles encore plus de liberté individuelle que chez les hommes; et si quelque tyrannie se fait sentir du grand nombre envers le petit, ce sont seulement les femmes de la nature de celles qui régnaient il y a trente ans, qui souffrent de ce despotisme. Tout, au contraire, paraît disposé pour qu'une génération grêle, délicate, malade, comme celle que nous ont léguée le Directoire et l'Empire, ne perde aucun des avantages qui peuvent compenser sa faiblesse. Enfin le costume actuel est non seulement calculé en faveur de la grande majorité des femmes, il semble encore avoir été dicté

par la faculté de médecine elle-même. Si nos femmes ont peu gagné à cette soumission hipocratique, nos enfants en profiteront peut-être. Or, plus que jamais nous avons besoin de recourir à l'avenir pour nous consoler du présent.

Il résulte de tout ceci, que le costume à venir des femmes, dont je renonce à préciser la forme, se rapprochera de plus en plus, par la simplicité, de celui des hommes; notre société ne sera point celle des États-Unis, où le maçon tâche de paraître aussi gentleman que le président du congrès; chez nous, au contraire (et de cela nous voyons déjà une preuve remarquable), le chef de l'État prendra peu à peu le costume du peuple; et comme aux deux époques que j'ai signalées plus haut, le peuple imposera son costume aux grands, à l'armée, à toutes les parties de la nation qui garderont des prétentions à la supériorité, soit de position, soit d'origine.

Or, ce costume est-il beau en lui-même? a-t-il rien de désirable? Oui, si vous considérez la triste nature où nous vivons, et la vie plus triste encore que nous serons de plus en plus forcés de mener. Quant à la beauté du costume, c'est-à-dire aux avantages qu'un homme peut tirer de sa figure, de sa taille, à l'effet qu'il peut produire sur les autres hommes, au moyen des ar-



32 DU COSTUME PARISIEN, ETC.

tificés de la toilette; tout cela depuis long-temps a disparu du dictionnaire de nos idées. Il y a là tout un ensemble d'intérêts et d'impressions qui tenait à la jeunesse du monde. Qui s'aviserait de compter la figure de M. de Villèle parmi les causes de sa chute, et si nous avions un Duguesclin à la tête de nos armées, qui s'inquiéterait de sa laideur? Or, c'est là qu'est toute la question de la beauté chez les hommes.

CH. LENORMANT.



LES COMITÉS DE LECTURE

DES THÉÂTRES EN 1831.



De commis qu'il était dans les bureaux de monsieur le sous-préfet de sa ville natale, Trois-Étoile, avec le temps et en sa qualité de filleul de monsieur le maire, eût pu parvenir au perceptorat de quelque canton voisin; mais le démon dramaturgique en avait décidé autrement. Au lieu de dire, selon l'usage, quatre et quatre font huit, Trois-Étoile disait: quatre et quatre font neuf, renversait l'écritoire sur les registres,

PARIS. VII.

3